

Contre la critique

Mon travail est contre la critique.

Il combat la nécessité d'une fonction critique de l'art et cherche à abolir le jugement, afin que l'on puisse regarder le monde et l'accepter dans sa totalité.

Il s'agit de l'accepter pour ce qu'il est.

Si l'on fait cela, on efface toute forme de ségrégation et de création de hiérarchies.

Dans ces propos de Jeff Koons, recueillis à l'occasion de sa grande exposition parisienne, on lira aux moins deux choses: en *positif*, une déclaration sans équivoque de guerre à la « fonction critique de l'art »; en *négatif*, le détail des opérations qui composent le geste ou l'action critique — celles-là même que Koons veut abolir et effacer: exercer le jugement, mettre au travail le négatif, passer au crible (tel est le sens étymologique de sa racine grecque *krinein*), hiérarchiser.

Longtemps, l'art aura été le vecteur et l'objet de telles opérations. Sans n'être jamais que cela: il y eut toujours un art d'acquiescement, et même de célébration. Mais jamais sans doute un artiste d'acquiescement n'aura-t-il formulé l'acquiescement comme un combat. Dans ce paradoxe, dans la double négation par laquelle il se formule, on fera évidemment la part de la provocation, mais aussi celle d'une volonté de liquidation. De la liquidation d'une tradition ou d'un héritage, celui de la modernité et des avant-gardes, qui assigne à l'art une mission critique.

Les trois états de l'art

Que cette mission se trouve par avance désamorcée ou mino-
rée du seul fait qu'elle s'exerce dans le champ artistique, c'est là le soupçon que l'on aura toujours fait porter — et que l'on pourra toujours faire porter — sur un art considéré comme subalterne ou de divertissement, au regard soit de la vie même, soit d'une réalité politique, économique et sociale que seuls le discours, l'action ou la forme d'une vie seraient en mesure de soumettre au crible d'une critique efficiente.

Plus que jamais cependant, l'art se doit aujourd'hui de faire œuvre critique. Cette manière d'obligation tient essentiellement à ce dont l'art est devenu le nom — à la fois le vecteur, le symptôme et le révélateur. À l'état gazeux d'abord, pour reprendre la célèbre formule d'Yves Michaud, il s'est diffusé dans le monde pour le napper de sa valeur ajoutée. Triomphe de l'esthétique, soit à la fois du beau et du régime visuel et sensible, mais aussi triomphe de l'artiste comme figure paradigmatique de ce qui fait l'air de notre temps: flexibilité, créativité, innovation, mode projet — le monde comme musée et comme entreprise. À l'état solide ensuite, dont il faut bien admettre qu'il persiste — de façon exemplaire chez un Jeff Koons — l'art génère des flux financiers de plus en plus disproportionnés: en 2013, le produit mondial des ventes d'art contemporain a dépassé pour la première fois la barre symbolique du milliard d'euros. À l'état liquide enfin, si l'on veut bien entendre par là sa fonction de *révélateur*, l'art contemporain condense un certain état de crise, qui est une crise généralisée de la valeur — c'est-à-dire aussi du jugement. Et donc de l'esprit critique lui-même.

Nécessité critique

Le cercle est vicieux, qu'il appartient à l'art de rompre. Ce caractère vicieux est inscrit à même le mot *critique*, dont Georges Bataille, bien avant de fonder la revue du même nom, relevait dès 1937 qu'il pouvait s'entendre au sens passif et au sens actif: mis en question et mettant en question.

C'est pourquoi il n'y a pas ici d'alternative, comme le disait, plus près de nous, le fameux slogan thatchérien TINA (*There Is No Alternative*), pour signifier la nécessité du marché, du capitalisme et de la mondialisation — slogan que devait reprendre, en le retournant, la revue éponyme lancée en 2008 aux éditions Ère. Si l'art contemporain est bien ce point de convergence d'un faisceau de traits constitutifs d'un temps de crise, alors nous n'avons pas le choix: seul un art critique au sens actif, poussant à son plus haut degré sa fonction de révélateur, peut faire que quelque chose comme l'art existe encore. Car au-delà même de son inscription dans une tradition — cette tradition critique que Koons veut interrompre — c'est la consistance même de l'art qui est en jeu. Que celui-ci se réduise à n'être plus que le vecteur ou l'indice plus ou moins symptomatique des temps présents et c'est l'art lui-même qui disparaît, tout entier dissout dans la mode, la communication, la décoration et le divertissement.

Initiales AF

Cette dimension *nécessairement* critique de l'art est au fondement aussi bien des choix éditoriaux d'*Initiales* que des enseignements et des activités de recherche de l'Ensba Lyon auxquels la revue est adossée. De George Maciunas à Monte Verità, en passant par John Baldessari et Marguerite Duras, c'est toujours une certaine *opération critique* qui aura retenu notre attention: à l'endroit des formes et des conditions de diffusion de l'art (GM), du régime des images (JB, MD), de la notion de communauté artistique (MV) ou, de façon récurrente, de l'enseignement de l'art (GM, JB, MV).

Ce numéro Andrea Fraser vient enfoncer le clou: c'est l'art comme opération critique qui en est le cœur. Figure majeure de la critique institutionnelle, nourrie de la sociologie critique de Bourdieu et de ce grand dissolvant qu'est la psychanalyse, Andrea Fraser nous donne ici l'occasion non seulement de plonger dans une œuvre entièrement vouée à la critique, mais aussi d'interroger, à travers une grande enquête, les formes et les conditions de possibilité de la critique aujourd'hui. L'occasion également de réactiver une articulation féconde entre critique artistique et critique théorique, que Bourdieu énonçait en ces termes en 1993:

Tout me fait penser que les intellectuels ne s'inquiètent pas du tout du moment de la *performance*, qu'ils n'en font pas l'objet d'une recherche. Et c'est en grande partie pour ça qu'ils sont si peu efficaces. Je pense qu'ils devraient s'inspirer de recherches comme [...] celles d'Andrea Fraser, pour donner sa pleine efficacité symbolique à leur dévoilement des mécanismes sociaux, de ceux qui régissent le monde de la culture, notamment.

L'occasion enfin de ne pas perdre de vue deux axiomes de toute critique: qu'il n'est de critique conséquente que celle qui porte aussi sur ses conditions d'exercice et d'émission, et de critique efficiente que celle qui se formule dans l'élément même de ce qu'elle vise.

1. Jeff Koons, entretien avec Bernard Blistène, *Dossier de presse de l'exposition Jeff Koons, la rétrospective*, 26 novembre 2014 - 27 avril 2015, Centre Georges Pompidou, p. 11. 2. Yves Michaud, *L'art à l'état gazeux. Essai sur le triomphe de l'esthétique*, Stock, 2003. 3. Georges Bataille, «Chronique nietzschéenne», *Acéphale*, n° 3-4, juillet 1937, repris dans Georges Bataille, *Œuvres complètes*, tome 1, Gallimard, 1970, p. 478. La revue *Critique* a été fondée par Bataille en 1946. 4. Revue *Tina*, éditions Ère, huit numéros parus depuis 2008; «Autocentré(e)s», n° 9, à paraître en avril 2015. 5. Pierre Bourdieu, Hans Haacke, *Libre-échange*, Seuil/Les presses du réel, 1993, p. 112.